

# Un peu d'histoire : lettre inédite d'un combattant de Villmergen

Autor(en): **Ferrier, Jean-P.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **87 (1942)**

Heft 1

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-342102>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Un peu d'histoire : Lettre inédite d'un combattant de Villmergen

Trois compagnies de fantassins genevois, formant un bataillon, prirent part à la bataille de Villmergen, dans les rangs de l'armée bernoise. L'histoire de ce contingent a été narrée par M. Edmond Barde, aux lecteurs de la *Revue militaire suisse* (numéro d'octobre 1913).

Parmi les officiers genevois se trouvait le lieutenant de Normandie<sup>1</sup>, servant à la 2<sup>e</sup> compagnie, commandée par le capitaine De La Rive<sup>2</sup>.

Le surlendemain de la bataille, il en écrivit les péripéties au libraire genevois Perrachon. Cette lettre, avec celle d'autres combattants, se trouve dans les papiers Tronchin<sup>3</sup> récemment acquis par la Bibliothèque publique et universitaire de Genève.

Vivante, alertement écrite, elle constitue un document précieux pour l'histoire de la guerre du Toggenbourg. Elle est datée du camp de Villmergen, le 27 juillet 1712.

« Monsieur,

Je ne pourrais rencontrer une occasion plus agréable et plus favorable pour me donner l'honneur de répondre à votre lettre qu'en vous faisant un détail aussi exact et circonstancié qu'il me sera possible de l'importante et entière victoire

<sup>1</sup> Jean-Louis de Normandie, né en 1684, mort en 1741, avocat, membre du Conseil des Deux-Cents, roi de l'Arquebuse, auditeur, châtelain de Saint-Victor et Chapitre, puis major d'artillerie au service de Hesse.

<sup>2</sup> Barthélemy De La Rive, né en 1666, mort en 1743, membre du Conseil des Deux-Cents.

<sup>3</sup> Manuscrits Tronchin B. 61.

qu'il a plu au Ciel de nous accorder sur nos ennemis le lundi 25<sup>e</sup> du courant.

Vous aurez appris, Monsieur, par la dernière lettre que j'écrivis à ma femme, le 23<sup>e</sup> du camp de Wole (Wohlen), comme les troupes des cinq cantons ennemis avaient attaqué notre détachement que nous avions au pont qu'ils gardent à trois lieues de l'abbaye de Muri. Dès ce jour, ils n'ont cessé, nonobstant que Lucerne eût ratifié la paix, de faire défiler des troupes pour tâcher de nous couper à notre décampement de Muri, ce qui nous a tenu extrêmement alerte pendant six jours que nous n'avons pas quitté la bottine, ni nos habits.

La nuit du 24 au 25, nous couchâmes sous les armes, en bataille à la tête de notre camp par une pluie et un temps épouvantable. Le 25, à la pointe du jour, le temps se mit au beau. Nous battîmes la générale en même temps et partîmes demi heure après pour venir occuper ce camp où nous sommes. Nous marchâmes sur une colonne, chaque bataillon étant rangé en bataille à trois de hauteur jusqu'au défilé du village de Vilmergue où ne doutions pas que les ennemis ne nous attendissent, mais par un coup du Ciel ou une faute sans égale de leur part, nous passâmes heureusement ce défilé, le piquet de notre armée et les dragons faisant l'arrière-garde. Il est certain que si les ennemis nous avaient attaqués dans ce défilé nous étions perdus, au lieu qu'ils cotoyèrent les hauteurs et, quand nous fûmes arrivés dans la plaine, nous nous rangeâmes en bataille sur deux lignes, alors ils commencèrent à harceler notre arrière-garde et à nous canonner vivement dès dessus les hauteurs, après quoi, ils descendirent dans la plaine et se rangèrent en bataille et continuèrent à nous canonner ; nous leur répondîmes avec notre artillerie et fîmes halte. Ensuite, nous détachâmes l'autre piquet de l'armée dont était M. le capitaine De La Rive qui furent border les haies qui étaient dans la plaine entre les ennemis et nous. L'action s'engagea par là et il y eut un feu terrible qui

dura plus d'une heure. Pendant que ces choses se passaient, notre brigade était arrêtée à la merci du canon des ennemis qui nous désolait ; ils ne tiraient presque pas un coup qui ne portât. J'eus deux soldats de tués derrière moi ; l'un eut la jambe emportée et l'autre le bras ; un instant après, un autre coup de canon atrappa une marmite que portait un de nos soldats, il la traversa sans faire de mal au soldat que de le renverser par terre et tomba à un pas de mon cheval que mon valet tenait derrière le bataillon.

Enfin nous avançâmes avec les troupes de Neuchâtel, et le reste de notre brigade, commandée par M. Régis <sup>1</sup>, resta un peu en arrière. Nous étions tout à fait à la gauche ; les ennemis avancèrent aussi en bon ordre de bataille avec un prêtre qui portait la bannière blanche à la tête de leur armée.

Le peloton des ennemis contre lequel nous eûmes à faire était plus fort de deux mille hommes et à peine étions-nous sept cents. Quand nous fûmes à trente pas d'eux, nous leur fîmes notre décharge et eux nous firent la leur en même temps tout à la fois. Ils étaient à plus de douze de hauteur ce qui fit que nous ne les manquâmes pas. Leur décharge fut plus terrible par le bruit que par le mal qu'elle nous fit. Les Neuchâtelois, voyant que nous n'étions soutenus par derrière par aucune troupe reculèrent environ vingt pas après avoir fait leur décharge. Notre bataillon <sup>2</sup>, qui n'était pas de deux cents hommes à cause des détachements qu'on en avait fait, à cet exemple, se voyant abandonné de tous côtés, fit demi tour à droite, au moins les derniers rangs et nous reculâmes de plus de deux cents pas. Je crus alors que tout était perdu.

Pendant ce temps-là, le plus gros de l'armée ennemie s'emparait des hauteurs des bois sur notre droite et attaquait

<sup>1</sup> Benjamin Régis, lieutenant-colonel, brigadier dans l'armée bernoise, se distingua à Villmergen et fut récompensé par la transformation de son domaine de Roman en fief noble.

<sup>2</sup> Le bataillon genevois était de 300 hommes.

toujours notre piquet qui tenait ferme derrière les haies ; nous eûmes toutes les peines du monde à rallier nos troupes. Les Suisses qui étaient sur notre droite prirent dans ce temps-là les ennemis en flanc et leur firent une décharge épouvantable. Cependant, avec bien de la peine, nous ralliâmes notre troupe et la ramenâmes à la charge ; nous fûmes repoussés une seconde fois et les dragons qui étaient sur notre derrière s'étant avancés, nous nous ralliâmes encore et fonçâmes avec une telle furie sur les ennemis que nous les poussâmes jusqu'à une forte haie à l'entrée du bois. Ce fut là où il y eut un si grand carnage que, pour passer la haie pour poursuivre les ennemis, il fallut passer sur les corps morts. On continua à les poursuivre et ce fut en cette occasion où nos dragons firent merveille et réparèrent parfaitement bien leur réputation qu'ils avaient mal établie au choc de Bremgarten et à l'affaire du pont. La tête de notre brigade les suivit avec les dragons dans les bois et les poussa jusqu'à la rivière, où, la voulant passer, ils se jettèrent les uns sur les autres et se noyèrent. Nous en tirâmes hier plus de cinq cents en ce seul endroit qui étaient presque tous Italiens et qui, ne connaissant pas le pays, se jetèrent de ce côté-là, ne sachant pas qu'il y eut une rivière.

Après avoir entièrement défait l'aile droite de l'armée ennemie et pris tout leur canon, nous vinmes secourir la nôtre qui avaient à faire à leur gauche dans les bois sur les hauteurs. Ce fut là où il y eut une rude escarmouche qui dura plus de trois heures.

Comme je voulais monter sur les hauteurs avec plus de deux mille soldats que nous avions ralliés, mon valet qui était à cheval à mon côté, tomba à terre d'un coup de fusil et les balles pleuvaient comme la grêle. Comme je vis qu'il était impossible de débusquer les ennemis de derrière une forte haie sans canon, je courus à M. le banderet Frisching<sup>1</sup> et je

<sup>1</sup> Samuel Frisching, 1638-1721, président du Conseil de guerre dans la campagne de 1712.

dis à M. son fils <sup>1</sup> que si l'on ne faisait pas avancer notre artillerie, nous ne débusquerions jamais les ennemis du poste avantageux où ils étaient. En même temps je rencontrai mon capitaine <sup>2</sup> qui revenait avec son piquet qui nous joignit et il courut à l'artillerie pour la faire avancer. Alors je continuai avec ma troupe à gagner les hauteurs. L'artillerie n'eut pas plutôt commencé à tirer qu'ils abandonnèrent le poste avantageux où ils étaient et nous les poussâmes si vivement qu'ils abandonnèrent un de leurs chariots de munitions, jetaient leurs armes et leurs drapeaux pour se mieux sauver. Nous les aurions poursuivis jusque dans le village de Vilmergue où nous aurions achevé de les exterminer dans le défilé.

Après cela nous revinmes nous mettre en bataille sur le champ de bataille, où nous passâmes la nuit.

Les ennemis ont deux mille hommes, tant tués que noyés sur la place et plus de mille blessés, prisonniers ou hors de combat. Ils y ont perdu divers officiers, un prêtre, deux capucins dont j'ai le bréviaire d'un, tout plein de sang que je lui pris dans sa poche, tout leur canon, absolument, consistant en cinq pièces, fut pris à la deuxième attaque. Nous leur avons pris sept drapeaux, la grosse corne d'Uri garnie d'argent et celle de Schwitz ; c'est un espèce de corps de chasse mène un bruit terrible. Nous ne savons pas bien encore le nombre d'officiers qu'ils ont perdus. L'avoyer de Lucerne qui était allé à la diète d'Aarau et qui commandait leur armée a été blessé à l'épaule.

De notre côté, nous n'avons pas eu plus de deux cents tués sur la place et environ soixante à quatre vingt blessés ; nous ne savons pas encore bien le nombre des officiers que nous y avons perdus. Voici ceux que l'on sait et qui est très fâcheux pour nous parce que nous n'avons plus de généraux :

M. le général de Diesbach, blessé au bras,

<sup>1</sup> Johann Frisching 1668-1726.

<sup>2</sup> Barthélemi De La Rive.

M. le lieutenant-général de Saconnex a eu l'épaule cassée,

M. le quartier-maître-général Tscharner, tué,

M. le capitaine de dragons Jenner, tué,

M. le capitaine Mestral, tué,

M. le lieutenant-colonel d'Arnex, frère de M. de Crans est mort de sa blessure,

Divers autres capitaines et lieutenants, tués ou blessés.

Après avoir parlé de la généralité des troupes, je viens à notre petit corps ; nous n'avons eu, grâce à Dieu, aucun de nos officiers ni tués, ni blessés. Nous avons eu de notre compagnie dix hommes tant tués que blessés, le sergent De Combes a été blessé au bas-ventre, mais on espère qu'il guérira ; il était avec M. De La Rive à la première attaque du piquet, le caporal Du Villards a aussi été tué. En un mot nous avons eu à cette affaire environ vingt-cinq hommes tant tués que blessés à notre bataillon. Tous nos officiers et sergents se sont comportés d'une manière qui fera honneur à toujours à notre troupe. Je peux bien dire qu'il n'y a point d'officier qui, ce jour-là, n'ait fait l'office de général.

Après la première attaque, lorsque nous vîmes que nous ne pouvions pas être maîtres de rallier les troupes, nous montâmes à cheval, en mon particulier, je mis le pistolet à la main pour rallier les fuyards et, entre autres, je voulus casser la tête à un officier qui fuyait avec les soldats à leur tête, qui, quand je lui dis : Eh, Monsieur, où est l'honneur de Berne ? Les ennemis sont battus, où allez-vous ? Il me répondit : Tout est perdu, il faut se retirer sous le canon de Lenzbourg. Je lui dis : Monsieur, Vous avez l'ennemi devant et derrière et le premier qui ne rebrousse pas chemin, je lui casse la tête. Il n'y eut pas moyen de le ramener. Je voulus lui lâcher mon coup de pistolet pour lui casser la tête et épouvanter les autres, mais en même moment un autre officier de son même régiment me leva le coup et me dit : Ah, Monsieur, laissez-le aller au diable, c'est un malheureux et un Jean-Foutre de poltron, nous le connaissons pour tel dans le régiment. Cela ne laissa

pas de faire peur aux autres et je proteste devant Dieu que nous ramenâmes, M. Bordier<sup>1</sup>, Tardieu<sup>2</sup>, et moi plus de deux mille hommes à la charge.

M. Le Fort<sup>3</sup>, le lieutenant, dès le premier choc, poussa dans les bois avec quelques-uns des nôtres et divers autres soldats, entre autres le sergent Dimier où ils se battirent comme des lions et nous le vîmes plus, dès le premier choc, de toute l'action, ce qui nous mit fort en peine ; cette action est fort louable et courageuse, mais si tous les officiers avaient fait ainsi, qui serait demeuré au corps et aurait rallié les soldats, car, sans nous autres lieutenants qui étions à la queue, tout se sauvait dès la première décharge jusqu'à Lentzbourg et la bataille aurait été perdue.

Il est temps de parler de la durée de l'action qui a été des plus longues et des plus rudes et des plus opiniâtres ; on se canonna dès neuf heures du matin jusqu'à onze heures et la mousqueterie dura de onze heures jusqu'à quatre heures après midi sans discontinuer et officiers et soldats étaient sur les dents. Nous manquions d'eau et les soldats tiraient la langue de demi-pied. Sans une bouteille de vin que je portais à l'arçon de ma selle, je serais mort de soif et j'en donnai même à d'autres officiers et soldats qui n'en pouvaient plus.

La cavalerie qui était à Lentzbourg, aussi bien que l'infanterie arriva à la fin de l'action comme tout était fini.

Voilà la première bataille rangée qui s'est donnée en Suisse, nation contre la même nation.

Le même soir, je montai la garde à la généralité avec M. le capitaine Dupuy<sup>4</sup>. M. le banderet Frisching fut pendant toute l'action à cheval, l'épée à la main, et fit la fonction de

<sup>1</sup> Alexandre Bordier, lieutenant de la compagnie Rigot, né en 1676, mort en 1746, capitaine de la garnison de Genève.

<sup>2</sup> Jacques Tardieu, enseigne de la compagnie De La Rive, promu lieutenant à la suite de la bataille.

<sup>3</sup> Jean-Jacques Le Fort, né en 1688, mort en 1756, lieutenant de la compagnie Dupuy, lieutenant-colonel au service de Russie, puis capitaine de la garnison.

<sup>4</sup> Bénédicte Dupuy, né en 1660, mort en 1749, capitaine d'une des compagnies du contingent genevois.



général, ce qui est admirable pour un homme de son âge. Nous dînâmes hier à la généralité où j'étais de garde. M. le boursier Steiger y arriva aussi. Ils sont extrêmement outrés de la trahison de Lucerne.

Pour vous donner une preuve de la défaite des ennemis, voici l'extrait de la lettre que l'avoyer de Lucerne, leur général, a écrite à notre général par un tambour de Lucerne qu'il a envoyé pour répéter les prisonniers et blessés :

« Monsieur, comme il n'a pas plu au Ciel de nous faire la grâce de vous faire demander de vous accorder ce que nous vous demandons, je vous écris ces lignes pour vous prier de m'envoyer une liste des prisonniers et des blessés des nôtres que vous fîtes à la bataille d'hier, afin que nous leur puissions envoyer de l'argent et les autres choses dont ils ont besoin. Nous avons éprouvé la valeur de vos troupes, je crois aussi qu'on ne peut rien reprocher aux nôtres. Dieu, par cette défaite, nous a voulu humilier ; nous recevons toujours avec soumission les coups qui viendront de sa main. Je suis, Monsieur, votre, etc. »

Voilà une lettre bien chrétienne pour des gens qui ne gardent point la paix, ni la foi jurée. Tous les paysans de ce pays qu'on appelle Freyland, pays libre, et qui avaient prêté le serment à LL. EE. de Berne ont presque tous été à la bataille dans les ennemis. On a pillé leurs villages et divers de nos soldats y ont fait beaucoup de butin, surtout à Vilmergue, à Wollen, à Heiklinger ; d'autres ont aussi perdu tout leur équipage.

On croit avoir reconnu parmi les morts M. le capitaine Pfiffer de Lucerne, capitaine aux Gardes, fils du brigadier qu'on dit avoir été tué dans les bois. On l'enterre à l'heure qu'il est derrière notre camp. Deux cents paysans des ennemis ont demandé la permission de venir enterrer leurs morts ce qu'on leur a accordé ; ils y travaillent dès hier, on les enterre derrière notre camp.

Cette victoire est d'autant plus considérable pour nous que les ennemis étaient de beaucoup plus fort que nous ; tous

leurs prisonniers nous ont affirmé unanimement qu'ils étaient plus de quinze mille hommes et nous n'étions que neuf mille.

Outre deux capucins dont je vous ai parlé qui ont été tués, il y en a encore un que nous avons pris prisonnier, je lui allais passer mon épée au travers du corps (car je suis du sentiment qu'il ne faut pas se charger de prisonniers pendant que l'action dure ; cela ralentit le vigueur de l'action parce qu'il faut des gens pour les garder), mais j'en fus empêché par deux officiers de dragons qui dirent qu'il valait le mener au général.

On espère que cette victoire sera suivie d'une solide paix car les ennemis ne sont pas en état de rien entreprendre de longtemps.

Les Zurichois ont aussi eu une petite action avec ceux de Schwitz, ces derniers y ont eu du dessous et les Zurichois les ont poursuivis pendant deux lieues dans le canton de Zoug et ont pillé et brûlé deux villages. M. le général Tillier qui commande aussi un petit corps d'armée du côté de Berne est entré dans le canton d'Unterwald, y a tué vingt hommes, pris plusieurs prisonniers, bestiaux et autre butin.

Ce sont des géants que ces corps des ennemis, il y avait un tas derrière ma tente que je fus obligé de passer par dessus à cheval ; on les enterre aujourd'hui, ils commencent à sentir mauvais.

Dans l'affaire de Bremgarten, les ennemis criaient aux Bernois : Vilmergue, Vilmergue ! pour les faire resouvenir de la bataille que ces derniers y perdirent, il y a cinquante ans, mais à présent, nous pourrons bien leur crier à notre tour : Vilmergue ! paroli sept et va ! ce que nos soldats commencèrent aussi à leur crier quand ils les virent en déroute.

Je suis, etc. *Signé.* J. L. DE NORMANDIE. »

Cette bataille où, à en croire le bailli de Morges, les Genevois s'étaient battus *en lions*, décida du sort de la guerre. Une prompte paix rendit inutile un second contingent qui avait quitté Genève le 3 août.

JEAN-P. FERRIER.